

ANALYSE COMPARATIVE DE L'ITINÉRAIRE DANS *TRACES DE PARCOURS* ET *CETTE BEAUTÉ ATOUR DE NOUS* D'ANAS ATAKORA

Kodjo TETEKPOR

University of Health and Allied Sciences, Ghana

ktetekpor@uhas.edu.gh

Résumé : L'objectif que vise cet article, est de faire ressortir les ressemblances et dissemblances constatées à partir du corpus pour aboutir à une synthèse. La vie, en tant que telle, est une propriété essentielle des êtres organisés, évoluant de la naissance à la mort. Cette vie se présente comme l'ensemble des activités et événements remplissant pour chaque être, l'espace de temps vécu et à vivre d'un individu, commençant par la naissance. Cette durée de vie, cette espérance et expérience de vie sont souvent consignées sous une forme écrite. C'est ce qu'a conçu, élaboré et exécuté Anas Atakora avec ses deux textes : *Traces de parcours* et *Cette beauté autour de nous*. L'analyse de l'étude du thème de l'itinéraire dans les deux romans s'est appuyée sur des outils de la littérature comparée à travers la méthodologie et le cadre théorique de la recherche comparatiste. L'ouvrage de Pierre Brunel et al, *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* a servi de boussole sur toute la ligne.

Mots-clés : itinéraire, éducation, expériences, fiction.

COMPARATIVE ANALYSIS OF THE JOURNEY IN "*TRACES DE PARCOURS*" AND "*CETTE BEAUTÉ ATOUR DE NOUS*" BY ANAS ATAKORA

Abstract : The purpose of this article is to highlight the similarities and dissimilarities found in the corpus in order to arrive at a synthesis. Life, as it were, is an important attribute of organized beings evolving from birth to death. This life is presented as the set of activities and events that fill, for each being, the space of time lived and to be lived by an individual, starting from birth. This life span, life expectancy and life experience are often recorded in written form. This is what Anas Atakora conceived, developed and executed with his two novels : '*Traces de parcours*' and '*Cette beauté autour de nous*'. The analysis of the study of the theme of the journey in the two texts relied on the tools of comparative literature through the methodology and the theoretical framework of comparative research. The book by Pierre Brunel et al, '*Qu'est-ce que la littérature comparée ?*' served as a guide every step on the way.

Keywords : journey, education, experiences, fiction.

Introduction

Tout le monde devrait écrire pour laisser des traces et faire don à la postérité de sa version du présent, des choses vécues, vues, senties, rêvées, aimées ou détestées. « Puisque nous maîtrisons désormais l'écriture, nous devons écrire l'Afrique. Nos Afriques. Nous devons dire à nous-mêmes comment nos lieux et nos paysages sont à nos propres yeux, à notre propre âme, et comment nous y vivons au fil du temps qui s'écoule. C'est ainsi que nous créons le pays et que nous le transmettons à ceux qui nous suivent. C'est ainsi que nous empêchons, que nous interdisons à quiconque venu d'ailleurs de nous dire ce qu'est notre propre pays. » (Ananissoh, mai 2020, p.50) L'écrivain Anas Atakora illustre bien ces propos à travers *Traces de parcours* (juillet 2019, 79 pages) et *Cette beauté autour de nous* (août 2022, 100 pages) où il a fait l'exercice de cette tradition purement anglophone du *creative non-fiction*, la pratique de la non-fiction. Il s'agit d'un procédé d'écriture qui propose simplement de nommer un chat, un chat, et d'explorer, pour la suite de l'histoire, ce qu'on pense ou imagine simplement du chat en question. Dans une étude comparative au regard du thème de l'itinéraire et de l'intertextualité, ce travail proposera une analyse en tenant compte des ressemblances et dissemblances dans le cadre de la théorie relative à la littérature comparée en se basant sur l'ouvrage *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*: « La littérature comparée est l'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie, de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature des autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien les faits et les textes littéraires entre eux, distants ou non dans le temps ou dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures, fissent-elles partie d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre et les goûter. » (Brunel et al, 1983, p.150) Quels sont alors les éléments et aspects rapprochant ou pas l'écriture, la conception structurale et thématique des deux textes constituant le point d'ancrage de l'analyse de cette étude? En effet, il s'agira, grâce à cette méthode comparatiste, de mettre en exergue les composantes majeures du thème de l'itinéraire dans les deux ouvrages d'Anas Atakora, essentiellement les points communs, les points divergents et en tirer enfin une synthèse.

1. Les points communs des deux textes

Parlant d'itinéraire, dans le cadre de cette analyse, il s'agit d'une distance parcourue par un personnage, le héros ou par l'auteur lui-même. Il s'agit ici d'un récit de vie, une sorte d'autobiographie allant de la naissance à l'âge adulte au plus. Ils s'y trouvent dans les deux textes d'Anas Atakora, des points communs que l'analyse va faire ressortir.

1.1. Les premiers pas à Anonoé

Dans la pratique de la non-fiction, le "je" contenu dans le récit renvoie ipso facto à l'auteur. Il y a ainsi une parfaite doublure entre ce "je" et Anas Atakora. L'auteur de tout récit a à sa disposition plusieurs choix narratifs. Celui qu'il adopte ne saurait être innocent. S'il faut convenir que le roman est une œuvre de fiction, l'initiative d'opter pour un récit réaliste dont le narrateur autodiégétique est un reflet presque exact d'Anas Atakora résonne comme une revendication identitaire dans laquelle l'auteur dévoile ostensiblement les assignations relatives à sa vie, son état civil, ses origines,

ses parents, ses études. Anas atakora s'incarne en le "je" en recourant à une narration à la première personne pour avoir beau jeu de décrire par personnage interposé les aspects objectifs de sa propre identité.

L'auteur regarde dans le rétroviseur:

« Je suis né à Anonoé, un village situé à plus de 250 kilomètres de Lomé. Je suis le quatrième enfant d'une mère qui m'a laissé partir à l'âge de sept ans avec sa coépouse. Je suis le septième enfant d'un père que je n'ai vu que trois ou quatre fois pendant mes vingt premières années. J'ai vécu sous l'aile maternelle de maman Mery qui vendait du bois sec et des noix de palme. » (*Trace de parcours*, p. 15)

Il s'agit d'« un petit village nommé Anonoé, un paisible coin perdu loin quelque part dans la préfecture de Wawa, région des Plateaux (...) Je suis en partie le produit de ce village akposso. » (*Cette beauté autour de nous*, p. 18)

La reconnaissance va à cette « marâtre », une véritable Mère Courage des tropiques: « Je salue maman Mery, la mère de cœur, la première femme de mon père, qui a trimé, transporté, jours et nuits, du bois sec et des noix de palme pour que je puisse survivre. » (TDP, p. 76)

Elle est « l'infatigable première femme de mon père qui a défié sur toute la ligne jusqu'à ce jour, tous les pronostics en défaveur de la pratique de la polygamie en milieu africain. » (CBADN, p. 23)

« Celle qui m'a pris sous ses ailes depuis l'âge de sept ans jusqu'à ce que j'obtienne le baccalauréat, et que j'apprenne à voler de mes propres ailes. Maman Mery était pourtant la coépouse de ma mère! Je vous dis, on vient au monde grâce à deux personnes, mais une troisième personne peut être celle qui vous donne la vie. Et dans ce cas, on en sort plus grand que les autres, plus endurant, plus aguerri, prêt à refaire le monde dans chaque activité qu'on entreprend. » (TDP, p.22)

Après le certificat obtenu à l'école primaire du village d'Anonoé, Anas Atakora devait poursuivre ses études en ville:

« Le collège et le lycée étaient situés à plus de six kilomètres du village, à Badou, la grande ville pour nous en ces temps-là. Quatre ans de collège. Trois ans de lycée. Je faisais les six kilomètres à pieds, les matins comme les soirs. Les matins, maman Mery me faisait un petit fagot de bois ou un panier de noix de palme que je devais vendre ou déposer chez une dame qu'elle connaissait en ville; histoire de glaner quelques pièces pour supporter notre quotidien. Les conditions étaient tellement difficiles que tout abandon aurait été compréhensible, excusé, oublié et la personne avec. » (TDP, p.15)

Ces six kilomètres à pieds constituent presque le même parcours relatif à l'itinéraire scolaire, en son temps, de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi: le petit Marcel fit ses études en langue kikongo au village paternel, puis à Mbanzalelé à « 13 kilomètres » et à l'école protestante à Soundi-Loutete:

« Les 13 kilomètres, nous les faisons tous les jours en courant avec des cerceaux, en jouant » (Sony Labou Tansi, Entretien avec Bernard Magnier, *Revue Equateur* n° 1, 1986, p.7).

1.2. La diversité linguistique

La diversité des cultures implique celle des langues. Le multilinguisme est le pendant de la diversité culturelle. Il est facteur de paix, de respect, de compréhension

de l'autre, et de démocratie internationale. Il est l'antidote de l'araselement de la diversité des langues par l'anglo-américain, la chance des langues du local à l'international. C'est aussi un facteur de liberté par l'approche plurielle qu'il permet de régler des problèmes. Il assure à la fois l'enracinement et l'ouverture. La proximité linguistique permet une réelle familiarité et celle-ci engendre souvent la solidarité.

L'écrivain témoigne par rapport à sa riche expérience linguistique: « Le Canada est bilingue. Mais dans la réalité, on y parle plus anglais que français. À moins d'aller dans la province du Québec où le français est la seule langue officielle, les autres parties du pays exigent plus que *good morning* et *thank you*. » (TDP, p. 54)

Nos pays doivent se préoccuper à la fois du français, des langues régionales, des langues nationales et des langues étrangères. Le multilinguisme devrait constituer dorénavant un objectif national.

Pour le français, les situations sont très diverses selon qu'il est langue maternelle, langue officielle, langue d'enseignement ou langue étrangère. Il doit être appris s'il n'est pas langue maternelle, comme langue seconde, c'est-à-dire comme une langue de dialogue interculturel.

La problématique de la seconde langue face aux enjeux des réalités des offres pédagogiques linguistiques de l'enseignement secondaire est évoquée: « C'est quand viennent les questions de seconde langue qu'on se rend compte que le système éducatif est chaotique au Togo. Tout Togolais ayant son baccalauréat, aura eu au moins sept années de cours d'anglais. Mais il faut l'entendre parler, s'il arrive à la parler, cette langue de Shakespeare. C'est tout un art. Bancal. » (TDP, p. 54)

Anas Atakora témoigne de sa rencontre avec cette langue de Shakespeare: « Mon rapport à la langue anglaise est celui d'un malentendu depuis l'enfance. Au village, mes copains et moi étions tabassés tout le temps par les adultes parce que, disent-ils, « on fait les choses *by heart* », c'est-à-dire on était désordonnés, petits lutins anarchistes à discipliner à coups de bâtons et queues d'animaux. Enfants, les peines nous ont dicté les choses à ne plus jamais répéter. » (TDP, p. 54)

Ce malentendu s'est curieusement dissipé à la faveur de sa prise de contact avec la nouvelle langue: « Me voilà au collège. Premier cours d'anglais. Le professeur est jovial. Parle posément. Voix suave qui alterne entre phrases longues en français et phrases courtes en anglais. Je suis fasciné. Je sens une bonne découverte se profiler à l'horizon. Je me concentre. Scrute le mouvement des lèvres de mon professeur jusqu'au moment où celui-ci se met à parler des verbes irréguliers et autres faits de cette langue que nous devons mémoriser, apprendre par cœur. Et ce bout de phrase qu'il répète « *learn by heart* ». Non, professeur. Si c'est « *by heart* », se sera sans moi. J'ai reçu trop de coups à cause de ce bout de chose. » (TDP, pp. 54-55)

Ce cas précis de l'expérience douloureuse vécue a été partagé avec le public par l'auteur au cours d'une rencontre littéraire aux États-Unis: « Dans une bibliothèque new-yorkaise, j'ai raconté, lors d'un événement sur la poésie et la traduction, ce souvenir de mon enfance pour faire rire le public. Ça a fait plutôt pleurer les gens, à ma grande surprise. Ils se sont arrêtés, ceux qui ont pleuré, sur la partie où les adultes tabassaient les enfants. Non, ce n'est pas possible! Dans la société qui est la leur, l'enfant est roi, intouchable et décideur. C'est lui qui intime l'ordre. Ses envies sont assouvies et applaudies. Sa vie est lisse. Toute rugosité conduit les parents à des choses inimaginables sous nos tropiques. » (TDP, p. 55)

Tout compte fait, « avec les mots et les langues, on fait des aventures exaltantes. On apprend à entrer dans d'autres cultures, à gérer des malentendus. On apprend des autres. On devient plus humble. On relativise. On devient créatif. On invente *by heart*. Par cœur et dans tous les sens. Oui, *by heart*, parce que l'art se trouve dans le cœur des hommes. » (TDP, pp. 54-55)

Les prouesses linguistiques des locuteurs de langues étrangères au Togo sont saluées par Anas Atakora: le plurilinguisme est une exigence aujourd'hui si l'on veut bénéficier des opportunités de la globalisation; il ouvre la voie au transculturel, à la transfrontalité, etc.

« L'Américain ordinaire parle une seule langue. Le Togolais ordinaire parle au moins deux langues. Parfaitement ou imparfaitement, nous sommes des multilingues qui ne savent pas vanter leurs mérites linguistiques. Parler une langue, quelle qu'elle soit est une force cérébrale, une façon différente, parfois salutaire, de voir et d'exprimer les choses de ce monde. Chaque Togolais est une série de locuteurs actifs ou passifs de plusieurs langues. On pourrait écrire tellement de récits personnels sur nos diverses expériences de langues acquises, apprises, oubliées ou détestées. » (CBADN, p.22)

Il partage avec son lectorat ses échanges à propos de ses expériences relatives aux mutations linguistiques: « Les étudiants m'ont souvent demandé si je suis ou me sens différent quand je parle l'anglais et le français. Ce n'est pas automatique sur le coup de répondre par oui ou par non à une telle question. Il y a certainement différentes zones de compréhension de soi lorsqu'on navigue d'une langue à une autre, même si le locuteur n'en a pas toujours conscience. Les langues que je parle ou celles qui m'ont une fois habité sont associées à un concept ou à une expérience décisive. » (CBADN, pp. 22-23)

Le multilinguisme devrait être considéré comme une valeur incontournable. Tout cela pour dire que les langues entrent dans les champs des préoccupations principales et les États devraient agir pour que le multilinguisme se développe en leur sein.

L'écrivain ne se limite pas seulement aux langues des Blancs. Il fait le point des rapports qu'il a entretenus avec d'autres langues dont la langue fon et l'arabe: Le tem, la langue maternelle de l'auteur, est le vecteur qui reconcilie le locuteur avec lui-même. Il s'agit de l'espace où le locuteur Anas Atakora n'est pas suspicieux de sa propre parole. C'est en tem qu'il a très tôt appris la spiritualité, l'honneur, la fidélité dans l'amitié, la dignité et le refus de la génuflexion. C'est la langue sans pays ni terre, puisqu'acquise dans un village où ses parents étaient considérés comme étrangers: « Je ne suis donc pas de ceux qui peuvent automatiquement se référer, par exemple, à Sokodé ou Bafilo lorsqu'ils pensent, parlent ou écrivent en tem. » (CBADN, p. 23)

Son rapport à la langue maternelle n'est donc pas celui d'un ancrage territorial, mais plutôt celui d'une pratique d'un ensemble de concepts forgés en lui par la famille et la communauté.

La langue fon en ce qui la concerne fait référence à la frontière Togo-Bénin, à Hilacondji: « le fon, c'est ma tendre enfance, et aussi presque deux décennies de brefs séjours en bonne compagnie familiale. Le fon, c'est plus mon oreille que ma langue. Je le comprends parfaitement, mais je ne le parle que par expressions ramassées dans mes souvenirs, par morceaux choisis surtout pour embêter mon jeune frère à qui je demande souvent la traduction de certains faits de cette langue. » (CBADN, p. 24)

L'arabe constitue les souvenirs de l'école coranique, les premières camaraderies, les alliances et les méfiances: « On se défiait joyeusement à l'école coranique. Exercices d'apprentissage actif et passif. Excellent chemin vers l'imagination et la poésie. L'arabe m'a appris à prêter attention à la sonorité spécifique de chaque mot. » (CBADN, p. 25) La langue arabe lui a permis d'affûter des stratégies de mémorisation qui l'ont aidé plus tard au collège et au lycée: « Adolescent, j'ai appris tout le Saint Coran, bien entendu, avec l'aide de quelques bastonnades chaleureuses. » (CBADN, p. 25) Et comme le dit si bien l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun: « Allez savoir ce qui se passe dans la tête d'un gamin qui apprend par cœur le Coran et reçoit une falaqa de cent coups de bâton sur la plante des pieds pour avoir oublié un verset. » (2012, p.54) La langue akposso, « littéralement, akposso peut signifier "ça a fleuri". » (CBADN, p. 25) Il s'agit donc du temps de la floraison. Le cursus scolaire de l'école primaire jusqu'à l'obtention du baccalauréat, c'était la langue du quotidien de l'auteur, la langue de son environnement immédiat, la terre des premières amours. Pour reprendre le poète togolais Cossy Guenou, on pourra dire que c'était son époque du type « Les Maisons les nuages: pays des vertiges pubères où les parfums déchirent la vertu. » (1989, p.35) L'écrivain ajoute: « La liste peut continuer avec l'allemand dont j'utilise mon reste du lycée pour énerver un ami qui n'aime pas le sublime, le suspens et la vigueur de cette langue de Goethe » (CBADN, p. 26) « Avec l'été, enfin cette langue de communication loméenne, dont ma maîtrise douteuse provoque l'hilarité de mes amis. » (CBADN, p. 26) « Avec le français où j'ai une pénible manie de scruter chaque phrase jusqu'aux détails les plus infimes. » (CBADN, p. 26) « Avec l'anglais où j'ai appris à encourager, à célébrer, à m'impatienter, à me plaindre, à être efficace pour moi-même ou pour les autres. » (CBADN, p. 26) Outre sa langue maternelle, il faut pouvoir parler la langue nationale et au moins deux langues internationales. Cet objectif pourrait apparaître comme un défi hors de portée si les pays du Sud ne donnaient pas l'exemple d'un multilinguisme populaire. Et, en guise de mise au point: « Le Togolais est un bigarré linguistique. On pourrait en dresser des formes sérieuses ou comiques de portraits-locuteurs qui révéleraient quelque chose sur nos dynamiques sociales et culturelles au quotidien. Il y a tant de poèmes et d'histoires à écrire en partant de toutes les langues qui nous habitent ou que nous continuons de pratiquer. C'est un lot non négligeable de notre patrimoine, de notre identité personnelle ou collective. Écrire (sur) toutes ces langues, c'est élargir le monde, ajouter un ciel à l'horizon de soi et de la postérité. » (CBADN, p. 26)

1.3. La passion pour la pratique de la lecture

Les deux ouvrages d'Anas Atakora témoignent en faveur de la lecture au moment où l'on constate presque une désaffection pour cette pratique. On est conscient du rôle primordial que jouent la lecture et le livre dans le développement d'une nation. On est aussi conscient de ce que les écrivains représentent pour le rayonnement d'un pays et du fait qu'une population instruite constitue un atout majeur face aux enjeux du développement.

Mais aujourd'hui, face aux nouveaux défis du développement et de la mondialisation, la place centrale du livre et de la lecture dans la société est reconnue sur les plans

économique, culturel et technique. En effet, le livre joue un rôle fondamental tant du point de vue de l'éducation et de la promotion des valeurs que dans la création d'emplois et d'activités génératrices de revenus.

Cette passion pour cet instrument important de la conservation et de la transmission de l'information et du savoir qu'est le livre a commencé dès la tendre enfance à Anonoé précisément dans «ce petit centre culturel où j'allais lire, découvrir des auteurs, toucher du doigt l'objet-livre qui me fascinait. Le fonds de la bibliothèque n'était pas une montagne de livres, mais comptait des titres intéressants qui allaient d'Agatha Christie à Bernard Dadié. » (CBADN, pp. 18-19)

Savoir bien lire et lire beaucoup sont une nécessité pour la formation de l'homme. La lecture est indubitablement au cœur de la vie en société, de la vie éducative, du travail, de la recherche, de la formation et de l'épanouissement personnel. En outre, elle détermine pas dans une moindre mesure, la réussite et favorise l'accès à une gamme étendue d'opportunités d'apprentissage; elle contribue effectivement à l'élévation du niveau culturel des populations et à l'émergence de citoyens responsables, capables d'exercer leurs droits et d'être des acteurs de développement. En somme, elle répond à des besoins divers tels que l'apprentissage, la connaissance, la communication et le plaisir de lire.

Pour soutenir l'exigence de la lecture, Anas Atakora attire l'attention en citant le tout premier verset du Saint Coran: « Lis au nom de ton Seigneur qui a tout créé. » (TDP, pp. 23-24). L'interprétation profane de cette injonction est simple: Dieu est lecture et création. Les hommes sont donc appelés à faire l'une ou l'autre ou les deux pour les plus chanceux. Lire et créer, c'est être à l'image de Dieu. C'est faire la triple expérience du voyage, du rêve et de l'imagination. L'auteur renchérit: « la lecture nous sort des impasses et des malentendus. Elle fait de nous des êtres compréhensibles, lucides, humbles et inventifs. Elle nous dote du sens même de la vie, celui du tragi-comique: l'homme comme un dieu qui meurt. Lisons donc. Lisons et créons au nom de tous les dieux que nous sommes. » (TDP, p. 27).

C'est vraiment assez curieux de réaliser qu'un livre saint comme le Coran puisse faire l'apologie de la lecture, une pratique culturelle qui demeure libre et volontaire.

Par ailleurs, « on pouvait aimer les livres d'un amour aussi profond que celui qu'on éprouve pour un être humain. La lecture, comme tout acte d'amour, nécessite de la tendresse, de la finesse et de l'originalité. On doit courtiser un livre, de la même manière qu'on courtise une femme, jusqu'à mériter sa complicité afin de vivre avec elle, pour le meilleur et pour le pire. Entre un homme qui lit un beau roman et un homme qui fait l'amour à une femme qu'il aime, les battements de cœur sont semblables: le souffle est haletant, la circulation sanguine est nerveuse jusqu'à la jubilation finale où, après le plaisir, les muscles se relâchent. Le mariage avec les livres est la seule union qui ne souffre pas de délit d'adultère. » (Alain Mabanckou, 2002 pp. 35-36).

Bien que la lecture et le rapport au livre relèvent d'abord d'une démarche individuelle, il revient néanmoins aux différentes institutions publiques comme privées d'accompagner les acteurs du secteur en leur offrant un cadre favorable à l'éclosion et au maintien des meilleures pratiques en matière du livre et de la lecture. Et c'est justement au nom de cette passion, qu'adolescent, Atakora n'avait pas été mordu par un serpent comme c'était le cas de son compagnon:

« Je me perds dans des réflexions brumeuses. Je pense à la mort. À l'ami S., parti à seize ans au village là-bas dans les splendides montagnes de la région des Plateaux. Un midi. Nous sommes revenus de l'école. Rien à manger. Ni chez moi. Ni chez lui, l'ami S. Il se propose qu'on aille s'abreuver des mangues. C'est la saison, et les manguiers sont généreux. Je décline l'offre. Opte pour la petite bibliothèque du village, œuvre caritative d'un coopérant suisse. L'ami s'en va tout seul. Plus tard les adultes nous informent, nous petites têtes en croissance, que notre pair s'en est allé aux cieux, mordu par un serpent. L'herboriste n'a rien pu faire. N'allez donc pas dans les bois tout seul, préviennent les adultes. » TDP, pp. 27-28)

Pour cultiver cette passion pour le livre et la lecture, il faut la participation de tous les acteurs et de toutes les institutions concernées à savoir: la famille, l'école, les centres d'apprentissage et de formation, les bibliothèques, les écrivains, les promoteurs du livre, les critiques littéraires, les professionnels des médias, etc.

1.4. L'itinéraire spirituel

Le spirituel ici n'est pas à considérer sous l'angle de l'occultisme. D'aucuns parleront d'ésotérisme, de spiritisme, d'alchimie, de magie ou tout simplement du surnaturel. Ainsi, le spirituel dans notre état d'esprit est justement ce qui n'est pas naturel, ce qui dépasse ou qui ne s'explique pas par les lois naturelles connues.

« Dans la religion musulmane, les mains et les pieds se touchent pour faire communauté et accueillir la miséricorde divine. Dans une mosquée, les pieds doivent normalement se connecter afin de montrer au Très Haut une solidarité de prière et d'obéissance. Les mains interviennent à la fin des séances pour saluer et porter le désir commun de voir le Divin exaucer les différents vœux. Ceci est un acte social important puisqu'il révèle de petites formes du toucher humain auquel on ne prête pas forcément attention dans l'exercice quotidien de soi. Mais tout cela a évidemment changé avec cette crise sanitaire broussailleuse. » (CBADN, p. 79)

Les rôles caractéristiques majeurs que jouent les membres supérieurs et les membres inférieurs dans l'islam sont mis en exergue.

Anas Atakora fait ensuite des confidences relatives à l'étroitesse de sa relation avec son géniteur. Il évoque ainsi une complicité relative à la littérature et à la pratique islamique. Enfin, son prénom musulman se justifie:

« Mon père et moi venions de discuter longuement de littérature islamique, de traduction du Saint Coran en langue tem et de sa fascination sans limites pour Anas ibn Malik, un compagnon du Prophète. Fascination qui justifie évidemment le joli prénom que je porte. Il aimait ces discussions, mon père. Ces séances de tête-à-tête où on explorait sa pratique de la spiritualité islamique et sa vaste connaissance des vertus thérapeutiques des éléments de la Nature. » (CBADN, pp. 16-17)

Vient ensuite le mode psychique direct de transmission (initiation, ésotérisme ou spiritualité) paternelle: «Ce jour là, mon père a souri discrètement et posé sa main dans mon dos. Le geste a duré plusieurs minutes. Sensation inédite. Quelque chose de fondamental s'est passé dans ce contact entre la main du père et le dos du fils. » (CBADN, p.17)

« Je viens d'une culture, d'une famille où le contact physique ne fait pas partie de l'expression de l'affection. C'est un acte plus élevé. C'est divin de toucher l'autre quel qu'il soit. Le contact physique sert principalement trois verbes: prier, guérir, magnifier.

Sur la dernière photo avec mon père, la main dans mon dos était celle de transmission totale d'un héritage immatériel. » (CBADN, p.17)

Une reconnaissance est exprimée vis-à-vis de ceux qui ont initié l'auteur à la spiritualité africaine: « Je salue tous les habitants de mon village natal. Ceux qui m'ont enseigné les Dieux sauvages, les hauts faits de la forêt, le sourire des montagnes et les feux du mystère. » (TDP, p.77)

Les lieux des grandes révélations par leur calme tels le désert ou les forêts entraînent loin du monde et de ses futiles agitations:

« Dans beaucoup de textes sacrés, Dieu ne parle à ses messagers que dans la solitude, dans un espace investi de tranquillité, dans un espace qui engage harmonie des sens corporels avec l'esprit d'un lieu ou d'une élévation poétique. » (TDP, p.23)

« C'est que Dieu n'aime pas la foule. Donc, il est bien d'avoir la foi, mais de se méfier des religions, des groupes constitués, des manifestations sociales qui (se) pensent dépositaires des voies/voix de Dieu. » (TDP, p.23)

Anas Atakora témoigne en tant que Mahométan:

« Dans la religion musulmane, on dit que le prophète Mahomet a reçu la Révélation dans la grotte de Hira, quelque part dans la région du Hedjaz en Arabie Saoudite. De cette image, disons que la solitude du croyant doit encore être enseignée à celui qui se met sur les chemins de la quête de Dieu! » (TDP, p.23)

Alors qu'à Lomé la capitale, les nuisances sonores sur fond de théâtralité sont légion dans nos quartiers résidentiels: « Cette rue est habitée par plusieurs églises d'où s'élèvent des voix fortes de fidèles. Ceux-ci, par prières et chansons qu'on entend plusieurs fois par semaine, travaillent à dompter les mauvais esprits et à mettre du feu sur la peau du grand diable. » (CBADN, pp.58-59)

Plus loin:

« Le bruit de Dieu: les églises, les mosquées, les prières, les chansons, les transes, les instruments de musique, les voix hautes et intransigeantes des chercheurs de paradis. Terrestres et célestes. » (CBADN, p. 70)

La nuit et ses mystères qui peuplent les toits:

« L'esprit de la disruption: c'est d'abord le cri du hibou, considéré comme une fracture dans le corps de la nuit. On ne l'explique pas, on l'exorcise. C'est ensuite la boule de feu qui éclate l'unicité de la nuit. Cette boule disconnecte l'humain de son destin. » (CBADN, p. 71)

Il ya quelque chose qui participe de la religiosité et du sacré chez Anas Atakora. Chez tous les hommes d'ailleurs, quelle que soit leur origine, le sacré est toujours présent dans ce rapport à l'inconnu, à l'inaccessible. Ce qui importe le plus c'est autant de questionner la tradition que l'avenir, sans que cela implique nécessairement un rapport au savoir. L'interrogation intérieure apporte à l'homme une force de méditation qui lui permet de se remettre en cause comme cela arrive aussi en politique.

1.5. Le chemin politique

« La politique, c'est-à-dire la capacité de mobiliser les citoyens. Encore faut-il leur proposer un véritable projet, appuyé sur des valeurs et porteur de choix. La vraie, celle qui a pour ambition d'améliorer la vie quotidienne des femmes et des hommes. » (Aubry,1994, pp.11-12)

Selon la formule *Du Contrat social ou Principe du Droit politique*, « *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie et toute sa puissance, sous la suprême direction de la volonté générale et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.* » (Rousseau, 1762, p. 71)

Ce n'est pas encore malheureusement le cas au Togo. Ainsi, comment l'observateur averti de la scène sociopolitique du pays et patriote de surcroît ne peut-il pas être choqué face à la tragédie et au génocide des peuples du Togo? Comment l'être humain, plein d'humanité ne peut-il pas prendre position pour la justice, la vérité et la défense des droits de l'homme et des libertés démocratiques? Irrésistiblement, n'est-il pas impérieux d'interpeller chaque citoyen sur sa position réelle dans la crise politique togolaise?

« J'ai perdu un ami en 2005 dans les violences qui ont secoué le Togo suite à l'absurdité et au chaos politique (...) Nous sommes des êtres politiques, morts ou vivants. Pas la politique au sens de prendre une carte de parti, d'être candidat à une élection ou d'être commis d'un homme politique. »

En ce qui concerne les acteurs politiques togolais entre autres, il s'agit de faux démocrates, des hommes et femmes qui placent leur idéal de l'exercice du pouvoir comme principale priorité. Ils ont courbé l'échine et accepté le joug de la monarchie, passant à l'ennemi, avec armes et bagages:

« Dans le contexte qui est le nôtre actuellement, cette forme de politique s'appelle la prostitution, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui échangent leurs force et intelligence contre des billets de banque pour faire fonctionner un système brutal et inefficace dans tous les domaines. » (TDP, p.71)

Les martyrs de la démocratie jonchent l'histoire politique du pays:

« L'ombre de la sépulture: l'ombre du meurtre. La voix de ceux qui sont tombés, corps profanés par des morsures militaires et politiques. L'ombre de l'absence. Du père, de la femme, du mari, du frère: Sylvanus Olympio, Taviu Amoin, Atsutsè Agbobli, Anselme Sinandaré... La liste est longue et les images sont atroces dans notre conscience. Un jour, on trouvera une signification autre que biographique à la mort tragique de toutes ces personnes. C'est la seule façon de transformer l'ombre en une stèle qui raconte notre saignée et qui peut-être, apaisera symboliquement notre ténébreuse nuit historique. » (CBADN, pp.71-72)

L'histoire actualité du Togo en 2005 constitue la trame de fond dans la littérature comme nous le montrent ces citations de Kangni Alem: « Ici quand les pères meurent, les fils leur succèdent, fût-ce au prix d'une mascarade d'élections (...) Elire le fils à la place du père. » (Alem, 2006, p.64) « Les élections ont été une honte à TiBrava. Rien à signaler, le père est mort, son fils a repris l'affaire. » (Alem, 2006, p.74)

1.6. *L'itinéraire de l'amour*

« Il y a toujours dans le monde une personne qui en attend une autre, que ce soit en plein désert ou au cœur des grandes villes. Et quand ces deux personnes se rencontrent, et que leurs regards se croisent, tout le passé et tout le futur sont désormais sans la moindre importance, seul existe ce moment présent, et cette incroyable certitude que toute chose sous la voûte du ciel a été écrite par la même Main. La Main qui fait naître l'Amour, et qui a créé une âme sœur pour chaque être qui travaille, se repose, et cherche des trésors sous la lumière du soleil. Parce que, s'il

n'en était pas ainsi, les rêves de l'espèce humaine n'auraient aucun sens. » (Coelho, 1994: 117)

« Sa sœur allait mal suite à un avortement clandestin qui tournait au cauchemar. Elle saigne. Elle geint. Elle maudit le responsable qu'elle est incapable d'ailleurs de joindre. » (TDP, p. 18)

Son propre cas:

« Sa copine offre sa jeunesse à un riche du quartier. Il est effondré. » (TDP, p. 18)

Il n'y a pas de grand amour dans la tendre jeunesse. Il n'y a que de grandes illusions d'amour qui se prennent des gifles lorsque la réalité ouvre la porte.

« Mes amours ont été souvent chaotiques. J'y mettais plus la tête que le cœur. Et ça ne marche jamais. Aujourd'hui, je change et me laisse attendrir (...) En amour, il ne faut rien pardonner aux tribalistes, aux cupides et aux fanatiques religieux (...) Les grands penseurs enseignent que l'amour est le chaos qui rend heureux deux individus. Il est feu d'artifice. Il est mains qui se tiennent dans les labyrinthes du rêve. Il est peaux qui s'arrachent pour écrire des souvenirs. Il est rires qui dissipent les orages. Il est caresses qui défient l'éternité. Il est pays de câlins, de tendresses et de querelles aussi. Il n'est ni du Sud, ni du Nord. Il ne connaît aucune géographie, à part celle du cœur. » (TDP, pp. 62-63)

Anas Atakora, dans son voyage initiatique au pays de l'amour, est revenu avec cette triste réalité: « Si je suis ton amour, tu dois me donner de l'argent, j'ai des besoins, et ce sont tes responsabilités. » (TDP, p. 63)

C'est malheureusement ce qui attend tous les hommes après avoir fini de jouer au poète. Il s'agit du nerf de « la paix », l'argent. On n'a pas souvent la chance de tomber sur une fille aux yeux moins gros que les poches du garçon, une fille qui a la conviction de l'indépendance financière, une fille dont l'éducation, dans ce domaine, dépend plus de son travail que des films, feuilletons et coachs d'amour, une fille qui se construit, une fille qui est fière et digne, une fille qui sait ou qui cherche à savoir comment pêcher, et non une fille qui attend toujours le poisson.

Un peu comme pour conclure, l'auteur ajoute: « Pour ma part, la géographie des cœurs me cause trop d'histoires. » (TDP, p. 63)

La couche initiatique en matière de relations amoureuses s'est épaissie au fil du temps à travers l'incarnation successive par une galerie de portraits de trois différentes femmes rencontrées:

« Je vous présente trois femmes: Grace, Io-Anna et Joyce. » (CBADN, p. 33)

Il y a d'abord Grace qui a vécu mille vies. Femme érudite et subversive, elle ne demande l'aide de personne pour charger la vie. Digne et fière. Elle parle cinq langues, se redéfinit au gré des intérêts et des obstacles de la vie. Elle accepte et promeut toutes les versions d'elle-même.

Ensuite Io-Anna qui se met debout lorsqu'il y a panne de justice. Femme lucide et rebelle, elle sait briser les chaînes, tenir pour dit et fait le geste qui sauve de l'infériorisation. Elle ne se présente pas comme un œuf à protéger, elle se projette en pierre devant pierre.

Enfin, Joyce qui est une fille indépendante qui peut tranquillement passer son après-midi à la terrasse d'un café, fumant un cigare et admirant passants, paysages et autres joyeusetés urbaines.

Toutes trois ont la force du caractère, du savoir et de l'imaginaire. Il s'agit des variations évolutives aujourd'hui du féminin dans notre société aux dépens des affirmations péremptoires des hommes en mal de pouvoir, en écartant aussi les vociférations des influenceuses et autres femmes leaders sur Internet.

2. Point divergent des deux textes: la science-fiction

Dans la conscience collective, la science-fiction regorge d'images extraordinaires, de robots cliquetants, de fusées à propulsion et de guerres foudroyantes en passant par le pistolet laser. Ce n'est qu'une vision étroite et profane de la chose, car l'on oublie trop souvent qu'il s'agit avant tout d'une littérature et non d'une simple aventure. Elle reste surtout une littérature et est considérée comme une littérature d'anticipation. Il s'agit d'une littérature expérimentale qui décrit d'une manière aussi réaliste que possible ce qui n'existe pas. De ce point de vue, la science-fiction reste une branche de la littérature de l'imaginaire aux côtés du fantastique et du merveilleux. La science-fiction est la littérature expérimentale du possible. En ce sens, elle procède d'une démarche expérimentale et logique qui abolit symboliquement toute distinction entre le réel, le probable et le possible. (Igor et Grichka Bogdanoff, 1976, p. 71)

Nous ne pouvons parler de science-fiction sans citer certains grands noms de cette littérature: Lucien de Samote; Jonathan Swift; Thomas More; Campanella Tommasso; Francis Bacon; Herbert Georges Wells; Edgar Allan Poe; Franck Herbert et Jules Verne entre autres.

Étant une littérature d'anticipation, elle a pour domaine de prédilection l'avenir. Elle parle surtout du futur sur le mode de la prophétie. Mieux perceptible sous le titre de fin du monde, ce thème peut être pensé comme le point de rupture des antagonismes et des excès que contient notre époque. Ce thème correspond à celui des cataclysmes, de l'apocalypse. La science-fiction explore des possibles ou annonce la fin des temps sous la forme d'un raz-de-marée. Ainsi, des nouvelles orientations constituent les conséquences du bouleversement de l'ordre des choses. (Sadoul, 1984, p. 25)

Dans CBADN, à la page 21, l'usage anaphorique de l'expression « risquons le rêve » (trois fois) vient démontrer cette propension de l'auteur à la science-fiction; ce qui est confirmé par le passage suivant dans le même texte:

« Dans un siècle, Lomé et toutes ses excroissances seront englouties par l'océan. Atakpamé sera la capitale du Togo. Ville maritime, administrative et scientifique. » (CBADN, p. 94)

« Le pays commencera là, sur les hauteurs d'Atakpamé. Ville debout et fière. Elle abritera sept universités d'État. Chaque université aura pour emblème une des sept collines caractéristiques de la ville, et pour mission de créer une science, un savoir, un poème, une vision, un rêve, un symbole, un objet unique, capable de participer au déménagement prochain de tout le pays vers Mars ou sous l'Atlantique. » (CBADN, p. 94)

« La ville sera peuplée mais aérée. À part les maisons, le reste du sol sera occupé par de magnifiques fresques qui racontent l'histoire de tous les siècles précédents. Les hommes y seront très heureux, ponctuels et extrêmement efficaces. Ils se déplaceront et feront commerce dans les airs avec des objets conçus et maintenus par l'EFMS – École de Formation aux Métiers Spirituels. Ce sera la plus prestigieuse institution du

pays. Cette école aura déjà des essais sous la mer, et installé, à partir de l'ancienne carte de Lomé, la première ville sous-marine complètement autonome et fonctionnelle. » (CBADN, pp. 94-95)

Anas Atakora précise comme titre de ce chapitre « Ceci n'est pas une fiction » (CBADN, p. 94) et plus loin: « Ceci n'est ni science-fiction ni fantaisie de comptoir. Voilà pourquoi je vais vous décrire la ville sous-marine au présent. » (CBADN, p. 95) « La ville sous-marine garde le nom de Lomé. De toute façon, par la phonétique et par le télescopage de langues, Lomé signifie dans l'eau. Ce qui ne demande pas beaucoup de sous pour se retrouver au fond de l'océan. Elle est célèbre pour ses multiples musées dont trois qui ne sont accessibles uniquement qu'aux citoyens: le musée des trois nuits, le musée des montagnes et le musée des langues qu'on embrasse. Dans le premier, on voit l'invisible, dans le second, on le touche et dans le troisième, on l'entend. » (CBADN, pp. 95-96)

« La ville sous-marine est ouverte à tous avec trois façons d'y accéder: par le verbe, par la plongée ou par un engin appelé *Liquide*. La plongée est considérée comme un accident. Une clandestinité presque. Une imprudence pardonnable à tous ceux qui aiment nager dans toutes les eaux sans aucun calcul. Ceux qui arrivent dans la ville sous-marine par la plongée tombent directement dans un grand bâtiment nommé *Frontière*, une sorte de purgatoire où ils sont soumis à un bain cathartique et à la consommation d'une soupe aux algues marines. Après cela, ils sont libres de leur mouvement, de visiter, de la quitter ou d'y vivre. » (CBADN, p. 96)

« *Le liquide* est le transport ordinaire pour accéder à la ville sous-marine. Il suffit de se présenter au bureau du *Liquide* pour acheter son billet de voyage. Ceux qui vont dans la ville par ce moyen arrivent directement dans un espace appelé *Café du Monde* où chantent, sur invitation, les plus grands artistes du pays. On y offre aussi gracieusement des boissons de bienvenue, celles du passé et celles d'un présent togolais fructifié. Les voyageurs du *Liquide*, s'ils sont citoyens togolais, peuvent également accéder, sans frais, aux archives physiques et audio-visuelles qui relatent la construction de cette ville liquide. » (CBADN, pp. 96-97)

« Seuls les professeurs et les étudiants, anciens comme nouveaux de l'EFMS peuvent aller à la ville sous-marine par le verbe. Ils sont reconnaissables dans la ville par un bracelet vert; celui-ci apparaît à leur poignet droit lors de la diction du verbe qui ouvre le chemin. Les voyageurs par le verbe sont des privilégiés. Ils arrivent dans des salons personnalisés selon leurs goûts culturels, culinaires et décoratifs. » (CBADN, p. 97)

« À l'École de Formation aux Métiers Spirituels, on apprend, entre autres, à parler à la mer. On apprend à connaître la mer comme un corps. Elle a cinq couleurs qui font écho aux cinq sens primaires de l'humain. Chacune de ses couleurs représente donc un sens qui s'associe à une émotion, à une (im)possibilité, à un fait passé ou à venir. Comment reconnaître toutes ces manifestations; comment les combiner, comment les travailler, disent les Maîtres, pour obtenir les nuances phrastiques appropriées, le verbe exquis qui ouvre et protège le chemin? C'est ce *comment* qu'on enseigne à l'EFMS. » (CBADN, pp. 97-98)

« La ville sous-marine est à la fois cosmopolite et nationaliste. Elle sait accueillir les étrangers et autres passants, mais surtout et avant tout, elle sait protéger et chérir ses citoyens. Elle abrite des espaces boisés, des maisons flottantes et des pirogues à connectivité ultra-moderne. » (CBADN, p. 95)

Il est à remarquer que le thème de la science-fiction reste et demeure une particularité qu'on ne retrouve pas dans le genre de la pratique de la tradition anglophone du *creative non-fiction* (la pratique de la non-fiction) comme c'est le cas des œuvres majeures du même genre dans la littérature Anglophone.

En matière de littérature comparée, il est de bon ton de parler d'influence. Anas Atakora étant écrivain et universitaire togolais francophone résidant au Canada aurait subi l'influence de cette pratique du genre *creative non-fiction* d'origine anglophone à travers ses multiples lectures. En se basant sur ces incontournables œuvres les plus représentatives de la littérature anglophone, nous pouvons conclure que la science-fiction est une innovation que l'auteur de *Cette beauté autour de nous* a apportée à la trame du récit. Cette irruption de la science-fiction dans le récit d'Anas Atakora ne se trouve pas non plus dans la deuxième œuvre *Traces de parcours*.

3. Synthèse

Dès qu'on quitte le ventre maternel, on rentre dans un espace hostile sous diverses formes. Ce n'est pour rien que tout nouveau-né se mette à crier dès qu'il rencontre le monde: « toute naissance est une entrée dans l'inconfort, à des degrés différents. C'est là une des vérités tragiques de la vie. » (TDP, p. 19)

« L'enfant est la figure centrale à travers laquelle on attire notre attention. Parce que l'enfant demeure la seule possibilité morale capable de nous secouer et de nous faire prendre conscience des formes actuelles du manger l'autre. Ces formes existent sous nos yeux avec les trafics d'êtres humains, les nouveaux nés qu'on jette au dépotoir, les filles violées, les enfants abandonnés à la rue et à la plage, les femmes battues, le travail non ou faiblement rémunéré... » (CBADN, p. 88)

« À tous les autres parents qui se contentent de livrer les enfants au monde, comme des courriers postaux. Un enfant, ça coûte. Et ce serait naïf de croire que le coût ici se réfère juste à l'argent. Le temps, l'espace, le cœur, la tête: les émotions, les fins sentiments, l'énergie affective, l'énergie psychologique, la personnalité à construire, à faire éclore, à faire briller, les pleurs à comprendre, les peurs et angoisses à deviner, les joies à entretenir. » (TDP, pp. 21-22)

« Chers (futurs) parents, votre enfant est un morceau d'étoile à polir. Chers enfants, vos parents sont le ciel qui rend possible votre lumière. S'ils sont là, pourvoient à vos besoins autant qu'ils peuvent, vous entourent d'attention, vous grondent sévèrement, se sera votre honte personnelle de ne pas réussir, de ne pas les rendre fiers de vous. S'ils ne sont pas là, la tâche devient difficile, mais pas impossible. L'apprentissage de soi par soi est à la fois douloureux et salvateur. » (TDP, p. 21)

La famille demeure la première organisation à laquelle l'enfant adhère. En tant que tel, la famille devrait offrir un environnement où les enfants font l'expérience du développement de leurs compétences fondamentales: la relation, le langage, la négociation avec les autres. La famille est une institution qui devrait donner aux enfants la sécurité, l'encouragement, le soutien, le sens de l'identité et de l'appartenance et des occasions de vivre le succès et l'échec dans un environnement éducationnel, instrument du développement d'une âme sensible « dans ce chaos social qui nous sert de pays » (TDP, p. 11) une expression qui peut être un clin d'œil au groupe de mots « Ce Qui Nous Sert de Pays » (Sami Tchak, 2004, p. 28)

Nous avons un pays fait. Et il nous faut dire tous nos avis de ce fait du pays. Nous avons un pays à faire. Et il nous faut dire, écrire, créer, envisager, visualiser les chemins qui y mènent. Parce qu'il y a toujours une promesse de grandeur sur tous les chemins qui mènent au pays.

« Le besoin de donner sens nous caractérise. Vivre sans tisser les choses entre elles? Sans relier hier à aujourd'hui? Sans se préoccuper du pourquoi et du comment? Impossible! Notre capacité à imaginer est instinctive et infinie; nous ne pouvons-nous empêcher de nous conter les choses, la vie, le monde, de nous raconter des histoires. Comprendre, s'expliquer bien ou mal, faire des récits est un besoin vital, une nécessité permanente; comme manger ou respirer. » (Ananissoh, mars 2022, p. 30)

Les deux textes d'Anas Atakora évoquent le Togo. Le Togo physique et le Togo à imaginer, le pays en nous, le pays autour de nous, le pays au dessus de nous; bref, le Togo fait de chair, de terre et d'esprit. Il s'agit au total de tout ce qui peut rendre les citoyens culturellement et socialement valables, vivants, énervants et surtout humains. Il est bien dommage que « depuis la nuit des temps, des hommes ont vécu dans cette partie de l'Afrique (...) sans aucune saisie écrite d'eux-mêmes, de leurs paysages, de leurs saisons, de leurs ciels, de leurs bruits, de leurs pensées, de ces faits et gestes individuels et collectifs qui font une culture, une civilisation. » (Ananissoh, mars 2022, p. 55)

Conclusion

Anas Atakora retrace dans ses deux textes son itinéraire dans la tradition d'un fils du Togo profond. Devenu aujourd'hui écrivain et universitaire résidant au Canada, il évoque des racines et des ailes des lieux qui l'ont fortement influencé surtout qu'ils l'ont vu naître, grandir et mûrir le rendant sensible aux richesses de chacune des réalités propres à toutes ces géographies qui ont chacune une histoire. Ce sont aussi des témoignages pour avoir rencontré et côtoyé des êtres dont les fréquentations ont été décisives dans l'édification de sa trajectoire intellectuelle et humaine. Il s'agit d'une stimulante réflexion entre différentes langues et cultures qui offrent tant de passerelles. L'écrivain togolais Théo Ananissoh et Boniface Mongo-Mboussa, critique littéraire et auteur de travaux sur les littératures africaines et antillaises originaire du Congo-Brazzaville ont été véritablement les précurseurs d'Anas Atakora dans la profession de foi de ce qu'on peut appeler aujourd'hui « le fait graphique » selon l'heureuse expression de Jack Goody dans son ouvrage *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* (1979, p. 29). Le chemin nous semble là, sous le tapis de feuilles mortes, malgré le foisonnement touffu de la végétation. On peut même oser parler de « monothéisme graphique », le culte du livre, de l'écrit. Cette graphomanie peut nous conduire vers une « foi graphique » consacrant tant de mots, donc tant de temps, à l'écriture, à mettre par écrit le monde et nous ou nous et le monde, nous dans le monde ou le monde dans nous. Des vies vouées à l'écrit comme celle de Sony Labou Tansi avouant à Sylvain Bemba dans les années 1970, publiée dans *Paroles inédites*: « Je ne blague pas, j'ai envie de coincer la terre entre deux mots. » (Sony Labou Tansi, 2005, p. 9) Aujourd'hui, il y a la nécessité de laisser des empreintes, des traces de son itinéraire en ce qui concerne nous-mêmes, notre environnement. « Les racines de la terre sont aériennes, que le corps de l'homme est créature de l'espace, et qu'il n'en finit pas, semblable à tout autre corps, d'habiter un vaste creux du vide, de

quel côté que ses pieds l'entraînent, semblable à tout autre corps céleste, sans autre marque d'origine que la trace volatile d'incessantes transmigrations, voilà tout. » (Efoui, août 2008, p. 207)

Références bibliographiques

- ATAKORA Anas, (juillet 2019), *Traces de parcours*, Lomé, Ed. Awoudy, 79 p.
- ATAKORA Anas, (août 2022), *Cette beauté autour de nous*, Lomé, Ed. Awoudy, 100 p.
- ALEM Kangni, (2006) *Un rêve d'Albatros*, Paris, Ed. Gallimard, 126 p.
- ANANISSOH Théo, (mai 2020), *A feu nu, Essais sur nous*, Lomé, Ed. Awoudy, 85 p.
- ANANISSOH Théo, (mars 2022), *Reconnaissance, Chroniques-Essais*, Lomé, Ed. Continents, 183 p.
- AUBRY Martine, (1994), *Le Choix d'agir*, Paris, Ed. Albin Michel, 156 p.
- BOGDANOFF Igor et Grichka, (1976), *Clefs pour la science-fiction*, Paris, Ed. Seghers, 374 p.
- BRUNEL Pierre, PICHOS Claude, ROUSSEAU André-Michel (1983), *Qu'est-ce que la littérature comparée?* Paris, Armand Colin, 172 p.
- COELHO Paulo (1994), *L'Alchimiste*, Paris, Ed. Anne Carrière, 253 p.
- EFOUI Kossi, (août 2008), *Solo d'un revenant*, Paris, Ed. du Seuil, 208 p.
- GOODY Jack, (1979 [1977]), *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, traduit de l'anglais par J. Bazin et A. Bensa, Paris, Éd. de Minuit, 274 p.
- GUENOU Cossy, (1989), *Les maisons les nuages*, Lomé, Ed. Haho.
- JELLOUN Tahar Ben, (2012), *Que la blessure se ferme*, Paris, Ed. Gallimard, 144 p.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, (1762), *Du Contrat social ou Principe du Droit politique*, Classique Larousse, La Pléiade, Paris
- SADOUL Jacques, (1984), *Histoire de la science-fiction moderne: 1911-1984*, Paris, Ed. Robert Laffont, 515 p.
- SONY LABOU TANSI, (2005), *Paroles inédites de Sony Labou Tansi*, Montreuil-sous-bois, Éd. Théâtrales, Coordination éditoriale de Bernard Magnier, 77 p.
- SONY LABOU TANSI, Entretien avec Bernard Magnier, (1986) « Un citoyen de ce siècle », *Revue Equateur* n° 1.
- TCHAK Sami, (2004), *La fête des masques*, Paris, Ed. Gallimard, 105 p.